



UNION NATIONALE DES AMICALES DE CAMPS DE PRISONNIERS DE GUERRE
(Reconnue d'utilité publique)
Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

EDITION DE L'AMICALE DES STALAGS
VB et XA, B, C.

Rédaction et Administration :
46, rue de Londres, 75008 Paris
Tél. : 16 (1) 45 22 61 32 (poste 16)



Compte Chèque Postal : Amicale VB-X ABC : 4841-48 D Paris.

QUARANTE-HUIT ANS APRÈS

COMBATS de MAI - JUIN 1940

« Le Lien » a évoqué à plusieurs reprises les combats de la « Bataille de France », notamment à travers la recension des ouvrages de R. BRÛGE sur la ligne Maginot, le Rhin et les Vosges, et de R.-G. NOBECOURT pour la Normandie — sans oublier les Flandres.

Nous avons découvert très récemment dans des archives de famille un document sur ces combats de 40. Il s'agit du « Journal des Marches et Opérations » du 6^e Régiment de Cuirassiers appartenant à la 1^{re} DLM (Division Légère Mécanique). Cet opuscule de soixante-dix-huit pages relate au jour le jour la vie de cette unité du 2 septembre 1939 au 25 juin 1940 : « à 0 h 35 les hostilités sont suspendues » — la frontière franco-belge avait été franchie dès le 10 mai à 10 heures « suivant le plan d'hypothèse BREDA » (Pays-Bas).

Notre propos n'est pas de détailler ni de résumer malgré son grand intérêt ce journal de marche, mais d'en extraire deux épisodes significatifs touchant à la valeur militaire des hommes, prototypes de tant d'autres au sein de l'armée de 39-40. En quoi ceux qui bien plus tard comptèrent au nombre des vainqueurs leur furent-ils supérieurs ?

Les héros dont il est question ici n'ont rien d'abstrait — nous connaissons bien l'un d'entre eux —, leurs faits d'armes ont été transcrits fidèlement en leur temps et la relation imprimée dès 1940 en zone libre. Nombre de documents de même nature ont dû rester oubliés au fond des « cantines » individuelles d'officiers ou, peut-être, au bout du temps, tout simplement jetés avec les vieux papiers de la maison ! On doit regretter cette matière première qui fait le bonheur des historiens et des lecteurs. Feuilletant attentivement les éphémérides du 6^e Cuirassiers, on est tout de suite frappé par l'authenticité qui s'en dégage. La rédaction, d'une rigueur toute... militaire, ne permet pas l'affabulation : les faits, rien que les faits du jour, presque de l'heure. L'extrême mobilité de l'unité au combat ne permettait sûrement pas au scripteur de faire de la littérature ou d'enjoliver les choses...

Les citations attribuées en fin de journée, l'énumération des blessés et des tués témoignent de la dureté des attaques et de la réelle combativité des hommes.

Le livre de R.-G. NOBECOURT « Les soldats de 40 dans la première bataille de Normandie » (Lien n° 434, octobre 1987) va nous permettre de situer brièvement la place des DLM dans le corps de bataille de l'armée française et le rôle attribué aux trois premières d'entre elles pour colmater la brèche ouverte à l'est de l'Eure dans les premiers jours de juin :

«...Celle qui fut formée en août 1939, au plein de ses éléments constitutifs figurant à la nomenclature comprenait en bref : un régiment de découverte (des cuirassiers), une brigade de combat (un régiment de cuirassiers et un de dragons), une brigade légère de combat (un régiment de dragons portés et un escadron anti-chars) et un régiment d'artillerie tracté tous terrains. Ces unités étaient dotées, selon leur mission propre, de motocyclettes armées, de mitrailleuses, de mortiers de 60, de canons anti-chars de 47 et, pour la brigade de combat, de 80 chars Somua.

Il va sans dire qu'en mai-juin, les DLM étaient sensiblement allégées. Leurs moyens n'étaient plus, peut-être, en réalité, que ceux d'un fort groupe de reconnaissance de corps d'armée. Ce n'était quand même pas peu. (...)

Ces trois DLM — engagées en mai dans les bouches de l'Escaut ou sur la Dyle et dans les Flandres — revenaient de Dunkerque en Normandie par les ports anglais, Cherbourg ou Brest. Elles se regroupent le 10 juin dans la région de Conches, en réserve d'armée, s'articulant en vue de leur mise à la disposition soit du général Duffour soit du général de la Laurencée (...)

Dans la journée du 12 juin, la 1^{re} DLM, dont fait partie le 6^e Cuirassiers, contient l'ennemi entre Evreux et Pacy, après avoir tenu des points d'appui à la Hennières, Douins, Chaignes. (...)

Les trois divisions mécaniques qui, le 16, sont allées de l'Avre à une autre rivière, l'Huisme, franchiront la Loire le 19. Le 25 l'armistice fera s'arrêter en Dordogne la 1^{re} DLM dans la région de Saint-Alzutin, la 2^e dans celle de Thiviers, la 3^e au sud-est de Ribérac, des éléments de son régiment de cuirassiers ayant été cernés et pris à Angoulême. Ces trois DLM seront dissoutes en juillet et leurs éléments d'active versés dans les brigades de cavalerie de l'Armée de l'armistice.

Cette longue citation recoupe très fidèlement la relation des opérations figurant dans le « Journal de Marche » du régiment commandé par le colonel DARIO — la division étant placée sous les ordres du colonel de BEAUCHESNE.

Les deux courts textes qu'on va lire sont respectivement intitulés : « Deux jours dans la mêlée » (p. 63-64) et « Devoirs » (p. 70-72), deux récits particulièrement remarquables. La discipline, le courage et le sens de l'honneur de deux soldats y sont loués comme il convient — l'indiscipline, la peur et la désertion de quelques anonymes clairement dénoncées.

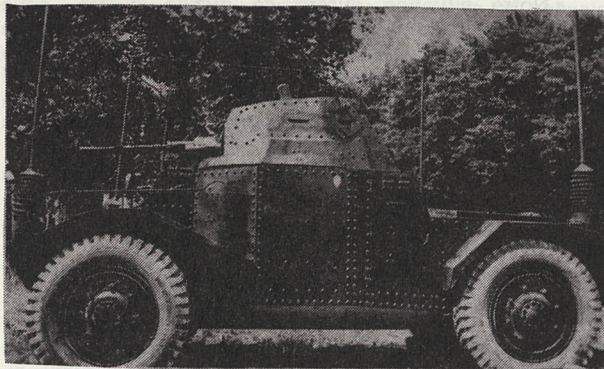
Les nombreux autres faits d'armes rapportés dans le journal du 6^e Cuirassiers justifient les termes, parfois sévères, de l'Ordre général n° 1 du 25 juin, signé du chef d'escadron DEVOUGES, assurant l'intérim du commandement :

« En ce jour de tristesse où l'adversité nous oblige à abandonner la lutte pour la défense de la Patrie pour laquelle vous avez juré de faire le sacrifice de votre vie, j'ai le devoir de vous dire l'admiration que j'ai ressentie et que tout le Pays ressentira pour les actions admirables que vous avez accomplies.

Malgré les trahisons d'alliés félon, malgré les défections intérieures, vous avez mené le combat sans défaillance. Vous avez enrichi le Livre d'Or de notre Régiment d'actes d'héroïsme jamais encore réalisés. On vous a demandé des missions surhumaines, avec un courage surhumain vous les avez remplies intégralement (...)

Plongé dans un malheur plus grand encore, le Pays a longtemps ignoré les innombrables actions héroïques de ses enfants sous les armes et méconnu grandement la réalité des sacrifices consentis à sa défense. Les rappeler aujourd'hui encore nous apparaît comme un devoir auquel nous ne saurions nous dérober.

J. Terraubella.



Automitrailleuse Panhard (canon de 25 + mitrailleuse).

DEUX JOURS DANS LA MELEE

Le 17 mai 1940, le maréchal-des-logis LUCAS fait partie d'une patrouille d'A.M. commandée par le maréchal-des-logis-chef CASSASSUS. A 6 heures du matin, il arrive à Englefontaine. Il patrouille toute la journée en forêt de Mormal.

Le lendemain 18 mai, à 8 heures, le maréchal-des-logis LUCAS reçoit l'ordre de partir en reconnaissance vers le Sud, sur la route de Landrecies.

Peu avant d'arriver à Landrecies, il trouve des artilleurs qui lui signalent la présence très proche de l'ennemi.

Le maréchal-des-logis LUCAS continue à avancer, mais avec prudence, et, quelques minutes plus tard, après un tournant de route, il voit à peine à 200 mètres un camion rempli de fantassins allemands ; de huit coups de son canon de 25, le maréchal-des-logis LUCAS le détruit complètement.

Le maréchal-des-logis LUCAS revient à Englefontaine et rend compte de l'exécution de sa mission ; mais il doit aussitôt repartir vers Landrecies pour protéger le repli des artilleurs.

Arrivé à la hauteur des artilleurs, il aperçoit des fantassins ennemis qui se glissent dans un bois, le long de la route ; il les mitraille pendant que les artilleurs exécutent leur mouvement, puis revient à Englefontaine où il reçoit l'ordre de continuer la surveillance de la route de Landrecies.

Moins d'une heure plus tard, le maréchal-des-logis LUCAS aperçoit un char allemand qui s'avance de Landrecies vers Englefontaine ; il le laisse approcher, et quand il est à peu près à 400 mètres, il tire sur lui avec son canon de 25 ; le char allemand riposte, mais LUCAS tire plus juste ; sa voiture n'est pas touchée, tandis qu'au cinquième obus le char allemand se tait et s'immobilise définitivement.

Toute la soirée, toute la nuit du 18 au 19, le maréchal-des-logis LUCAS demeure en surveillance entre Englefontaine et Preux-aux-Bois.

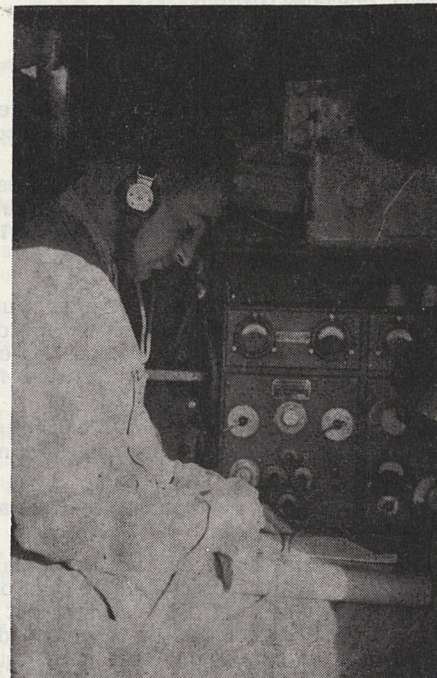
Le 19 mai à 3 heures du matin, il reçoit l'ordre de se replier sur Louvignies et de s'y installer à la sortie Ouest. Dès le début de l'après-midi, c'est une violente canonnade, les Allemands attaquent et débordent le village.

A 20 heures, le maréchal-des-logis LUCAS est presque complètement encerclé ; il cherche à sortir du village en empruntant un petit chemin rural ; mais à peine a-t-il fait 500 mètres, qu'il tombe nez à nez avec un char ennemi. Malgré la fatigue, le maréchal-des-logis LUCAS est toujours sur ses gardes : à bout portant il détruit le char ennemi, avant que celui-ci n'ait même tiré.

La nuit tombe ; il n'y a presque plus d'essence dans les réservoirs de l'auto-mitrailleuse ; après avoir été obligé de faire de nombreux détours, le maréchal-des-logis LUCAS arrive enfin au canal de l'Escaut, devant Denain que tiennent les troupes françaises.

Le maréchal-des-logis LUCAS n'a plus une goutte d'essence ; c'est avec son démarreur qu'il réussit à faire les derniers cinquante mètres. Il a sauvé sa voiture.

Pour le maréchal-des-logis LUCAS, le bilan de ces deux journées des 18 et 19 mai 1940 est magnifique : grâce à son courage, à sa vaillance, grâce à la bravoure, à l'endurance des cavaliers WAUQUIER, BERTHELOT et LEPEZ, qui formaient l'équipage de son auto-mitrailleuse, le maréchal-des-logis LUCAS a, sans prendre un instant de répit, mitrillé l'infanterie ennemie, permis le repli d'artilleurs français, détruit deux chars et un camion rempli de fantassins allemands.



Intérieur : le maréchal-des-logis LUCAS transmettant vers le P.C. régimentaire.

DEVOIRS

Le 31 mai, en fin d'après-midi, à hauteur du casino de Malo-les-Bains, au moment où le 6^e Cuirassiers se portait le long de la plage vers l'Estacade de Dunkerque pour y embarquer, le cuirassier MALLETT se présente au colonel, au « garde à vous », un papier à la main.

Il faudrait pouvoir se représenter la plage de Malo, en ces jours.

C'est bien d'abord et malgré tout l'impérieux saisissement de l'éblouissante immensité de la mer, si calme sous un soleil resplendissant ; mais, sous cette dominante de majesté, quels spectacles d'étonnement et de trouble quand l'œil vient à se poser.

Ici, devant le casino, en premier plan, à la toucher, la forme calcinée, mais élançée toujours, et fine, de l'Adroit, dont le flanc béant fut déchiré par une bombe ; plus loin, deux cargos trapus échoués, intacts, le ventre sur la grève ; à gauche, Dunkerque : explosions, flammes et fumées, les formidables fumées de l'incendie des dépôts de Saint-Pol ; sur la droite, à perte de vue, tout ce qui est venu de la mer ou de la terre s'enliser dans le sable noirci par larges flaques de mazout qu'apporte le flot : des barques de pêche à côté de camionnettes anglaises, une charrette à chevaux près d'une pinasse à moteur, des mitrailleuses et des avions, des havresacs, des équipements, des cordages, des caisses de conserves éventrées et des fûts bosselés de gaz-oil,

et un canot de sport aux acajous rutilants près de cette chaîne de camions qu'on a aboutés les uns aux autres pour improviser un embarcadère.

Au large, les mâtures des navires coulés sur les hauts fonds émergent d'une armada d'embarcations de toutes les formes et de toutes les tailles, que des trains de radeaux et des barcasses chargés d'hommes à ras-bord s'efforcent de rallier; en fond de tableau, croisant dans une vigilante garde, la grisaille des navires de guerre qui balancent leurs tourelles en quête d'un ennemi d'en bas ou d'en haut.

Du ciel, pleuvaient par moment les bombes par centaines, et par instant les avions mutilés par dizaines; la D.C.A. de terre ou de mer crachait de tous ses tubes et de tous ses calibres; l'artillerie allemande tentait, à bout de portée, de se mêler au concert.

Des rassemblements se forment ça et là : des Anglais, des Français; — des détachements se suivent, se croisent, se coupent : les uns, fièvreusement, par grappes, embarquent à pleine plage, poussant dans l'eau jusqu'aux épaules; les autres, plus assurés, se portent en file vers les quais.

Jetant de tous côtés le désordre, la foule des débandés, des lâches qui ont jeté leurs armes : pionniers, régionaux pour la plupart, et sanitaires et tringlots, embusqués de tous services, réservistes trop tôt pansus, les uns plus cupides, les autres plus peureux; — là-bas, le long des murs, des hordes saoulées de pillards disputent leur rapine aux civils détresseurs de bagages et cambrioleurs de villas; — ici et partout, courant sur la plage, les affolés de la peur, tous marqués de la tache rouge de la chambre à air de salut — la chambre à air

qu'ils ont arrachée en hâte, à s'en faire saigner les doigts, à une voiture sans chauffeur et qu'ils achèvent de gonfler de leurs lèvres; ils tentent de se glisser dans un groupe en partance, de gagner une embarcation; ils cherchent le flotteur, la bouée, la planche qui pourrait les porter vers le large, pour sauver leur peau, pour fuir, fuir, ne pensant qu'à fuir. Et il y a des gradés parmi tous, dont certains ont arraché leurs galons pour en être plus sûrement quitte avec leur devoir.

MALLET, depuis le matin, attendait sur la jetée le passage de son régiment.

Quand le colonel eut pris le papier, il lut : « Le Maire de Cappelle-Grande certifie que le soldat MALLET, du 6^e Cuirassiers, a passé à Cappelle-Grande la journée du 30 mai pour enterrer sa famille ».

Arrivé à Dunkerque trois jours avant, avec un détachement de spécialistes que le capitaine DEVOUGES avait chargé d'embarquer au plus tôt pour armer de nouvelles unités, MALLET, en passant près de son pays, avait eu de mauvaises nouvelles des siens. On se battait fort par chez lui, où les soldats de la 12^e Division défendaient pied à pied les avancées de Dunkerque; Cappelle avait été bombardée : deux de ses frères et une sœur étaient depuis la veille à l'hôpital de Condekerque. Il avait demandé la permission d'aller voir ses parents et il reprenait sa place dans le rang, près de ses camarades, derrière ses chefs, après avoir, de ses mains, exhumé des décombres de la maison familiale, — après avoir, de ses mains, enterré dans le cimetière de son village broyé par l'artillerie allemande, son père, sa mère, trois autres frères et la plus petite de ses sœurs.

—■—

DUNKERQUE 1940

« Le combattant de 1940 a été fort discrédité, ou mal considéré pendant vingt-cinq ans et c'est humain car tout le monde attendait de lui un miracle et il n'en a pas fait.

« Le citoyen français de 1939, qui ne voulait pas la guerre et qui n'avait fait aucun sacrifice pour son armée, n'en attendait pas moins naturellement que cette armée lui apporte une victoire qu'il estimait lui être légitimement due.

« La bataille de Dunkerque a été une bataille conduite du 24 mai au 3 juin. L'attaque finale a été lancée le 1^{er} juin au matin par six divisions d'infanterie allemande, amenées à pied d'œuvre au pas de course, appuyées en deuxième ligne par d'autres divisions et une importante artillerie.

« Certaines unités ont éprouvé de telles pertes qu'elles ont entièrement fondu dans la bataille, ce qui ne s'était pas vu depuis Verdun ».

Ainsi est introduit le récit qu'a fait Jean BEAUX dans son livre « Dunkerque 1940 », paru aux Presses de la Cité, en 1967 (315 pages).

En voici quelques extraits :

LES COMBATS

On peut distinguer trois phases (dans cette bataille) correspondant aux trois intentions successives du haut commandement :

— Première phase : défense face au sud-ouest de la région Boulogne, Calais, Dunkerque en exécution du message du Général Weygand du 23 mai à 18 h 30 groupant, sous un commandement unique, les moyens propres à cette défense.

— Deuxième phase : essai de création d'une tête de pont de Dunkerque. Ordre du G.A.I. en date du 25 mai à 23 h 50 intégrant dans la défense les éléments français, anglais et belge du nord. Défense face au sud-ouest et au sud-est du 26 au 28 mai.

— Troisième phase : couverture des embarquements. Défense sur les trois fronts, sud-ouest, sud-est et nord-est, du 29 au 3 juin.

LE MORAL. « Chez les combattants, le moral reste ferme ».

Les durs combats livrés par les combattants ont entraîné des marches et contre-marches qui ont souvent dispersé les unités et les hommes ont pu se trouver souvent esseulés, obligés de refluer en désordre pour retrouver une formation. C'est ainsi que leur

récupération s'est faite avec bonne humeur et se révéla très payante.

« Non seulement tous les récupérés ne manifestent aucune mauvaise volonté mais il semble heureux de se sentir encadrés, commandés et pris en considération, ceci d'autant plus qu'ils étaient vaguement inquiets pour leur ravitaillement. Souci constant du soldat.

« Au début, les hommes ne sont pas fatigués, ils sont un peu étourdis de voir se précipiter un peu les choses, mais leur moral n'en est que meilleur et avec une certaine rage ils sont satisfaits de la perspective d'aller au combat pour montrer ce dont ils sont capables ».

DES SOLDATS ECRIVENT

L'auteur a eu la bonne fortune de pouvoir se procurer des lettres des hommes du « front ». Voici ce qu'ils écrivaient :

« Il y a bien longtemps que je n'ai pas pu t'écrire, tu en comprends la raison, surtout lorsque tu sauras que nous sommes à peu près coupés de tout depuis plusieurs jours, mais ceci ne nous empêche pas de tenir, malgré tout ce que le ciel et la terre nous envoient.

« Notre situation durera ce qu'elle durera, nous vivons des heures passionnantes et conservons le calme et le plein espoir dans notre avenir. Ne vois aucun pessimisme dans tout ce que je te raconte... mais il faut te dire que nous sommes coupés de tout... même d'eau et, bien entendu, jamais nous n'en avons eu plus envie.

« Depuis quinze jours, nous avons parcouru bien des pays. Le temps nous a favorisés, mais nous souhaitons plutôt la pluie pour inciter les avions ennemis à rester sur leurs terrains... »

Un autre : « L'aviation ennemie s'acharne sur nous. Mais nous n'en tenons pas moins pour permettre l'embarquement des troupes alliées. Nous espérons pouvoir tenir jusqu'au bout sachant fort bien que nous serons les derniers à être repliés.

« Hitler s'use et son effort est considérable. Peut-être que notre heure n'est pas loin de sonner, je veux parler de l'heure de notre succès. Nous sommes habitués aux revirements brutaux et c'est lorsque tout est désespéré que tel un éclair la lumière jaillit.

« Mais, en attendant, Dunkerque n'est plus qu'un brasier. Nous avons encore de la boustifaille en petite

HUMOUR...

Par définition les livres de guerre ne sont pas des livres gais, mais il arrive parfois que le grotesque ou l'humour, noir, se glissent dans leurs pages, qui tiennent des hommes ou des situations, ou des deux ensemble, comme dans cet épisode qui se situe à Rouen, en 1940, lors de la mise en place de barrages en avant de chacun des ponts de la ville :

« ...Surgissant un jour dans ce flux et sur ce chantier, le général Lallemand interpellait l'aspirant Benjamin Remacle dont la section gardait le Pont Boieldieu : « Ce pont est sale... faites-le balayer ! » Il y a ainsi parfois, dans les conjonctures les plus dramatiques, un incident ou une parole dont l'incongruité surprend et fait rire; l'anecdote est sans importance mais la mémoire la retient dans son filtre comme un grain d'humour noir qui pimente l'événement. En-deçà de souvenirs bien autrement indélébiles, celle de l'aspirant Remacle retiendra ce « faites balayer ce pont » courtelinesque. « Je n'ai pas de balai, mon Général. « Je ne veux pas le savoir... Trouvez-en un... » L'aspirant envoya un soldat chercher un balai au café tout proche — le café Houdard — au bas de la rue du Grand-Pont, et le général partit contrôler ailleurs la défense de Rouen. Il s'en tint là ».

Quelques jours plus tard, le 9 juin à 10 h 17, le pont Boieldieu sautait, mais balayé et propre dans sa mort de métal.

(« Les soldats de 40 dans la première bataille de Normandie », de R.-G. Nobécourt.)

quantité, mais suffisante. Par contre pas une goutte d'eau si ce n'est celle de la mer. On est très sale, barbu et puant, mais tout aura une fin.

« Ce qui fait le plus de peine, et ce qui est le plus terrifiant c'est de voir une ville immense qui en quarante-huit heures a été pratiquement anéantie. Que de peine perdue, quelle sauvagerie !... »

LES OBJECTIFS CHOISIS PAR L'ENNEMI

On peut voir avec quels soins les Allemands avaient choisi et désigné les objectifs à bombarder par avion.

« Le commandant LAMURE, chef du 2^e Bureau, avait trouvé dans un bombardier abattu, un jeu de reproductions de photos aériennes sur lesquelles les objectifs étaient encadrés de rouge. Ceux-ci étaient constitués non seulement par les établissements militaires, batteries, bastions, mais aussi par les nœuds de communications : ponts, mûles; les usines; raffineries et dépôts de carburant et les bâtiments civils : postes (à cause des centraux téléphoniques), mairies, etc.

« Ce jeu de reproductions était daté de 1935. A cette époque, le gouvernement de Hitler avait déjà pris sa décision de déclencher la guerre de revanche et la préparait minutieusement. Ces photos, faites à la verticale, avaient dû être prises par des avions prétendus commerciaux. Quant aux objectifs, ils avaient dû être choisis par des spécialistes ayant longuement exploré le pays.

« De plus, pendant son bombardement, la poste était encadrée de quatre gros feux de bengale rouges. Nous les avions attribués à la 5^e colonne. Par la suite, nous nous sommes rendus compte que les bombardiers étaient souvent précédés d'avions marqueurs ».

Rien n'a été oublié dans ce récit, le lecteur y trouvera l'exposé rigoureusement fidèle des durs combats de Dunkerque avec ce qu'ils ont pu entraîner de pertes extrêmement lourdes qui n'ont jamais été dénombrées.

Cette bataille mérite d'être bien connue, en témoignage de reconnaissance envers les combattants de Dunkerque et des Flandres et aux anciens combattants français de 1939-1945.

« Tous ont accompli leur devoir et rempli leur mission », ajoute la note d'introduction.

Pierre DURAND - V.B.

Nous remercions vivement les Presses de la Cité qui nous ont autorisé à publier cet extrait de l'ouvrage de M. Jean BEAUX.

BUREAU de l'AMICALE

Président d'Honneur	:	FRANTZ Jules
Président	:	LANGVIN Joseph
Vice-Présidents	:	PONROY Pierre LAVIER Roger SCHROEDER René VERBA Robert
Secrétaire général	:	TERRAUBELLA Joseph
Secrétaires adjoints	:	PERRON Henri ADAM Bernard
Trésorier	:	MOURIER Marcel
Trésorier adjoint	:	VERBA Michèle
Rédacteur en chef du Lien	:	TERRAUBELLA Joseph
Rédacteurs adjoints	:	VERBA Robert BROT Michel
Commissaires aux comptes	:	PALISSE André LAISSY Alfred SIMON Jean PINEAU Pierre GEHIN Emile
Membres du Conseil	:	GAUDRON Lucien LENHARDT René BRION Jacques GROS Eric

AS-TU RÉGLÉ TA COTISATION 1988 ?
IL EST TEMPS... PENSES-Y !

C
H
È
R
E
P
H
O
T
O



« Départ pour la captivité ». (Dessin de P. DUCLoux).

CHOSSES VUES (5)

La préparation de Noël 40 nous procura trois semaines de soucis joyeux. La Schwester Marie, étant absente, fut remplacée par la Schwester Bertha, qui me demanda de faire donner une séance récréative par les Français. Le cœur n'y est guère, mais tant pis, ce sera une occasion de le mettre en fête. On exerce, on cherche des instruments de musique. Dora, la Grenouille, nous a promis un violon, que Le Calvez touchera. La fille de Julia doit venir elle-même nous donner quelques morceaux. Tout se prépare et se met au point : c'est promis, faut épater les Fritz. Brusquement, la Schwester Marie arrive et montre, par sa froideur, que les préparatifs et les répétitions bruyantes du soir, entrepris sans son autorisation, ne sont pas de son goût. Elle n'ose pas le dire cependant. La laveuse, navrée, nous dévoile tout et déclare que sa fille ne viendra pas. La Grenouille nous annonce que son violon n'arrive point... bien que nous en ayons vu la caisse. Mais les Français ne se dégonflèrent pas et, le jour de Noël, il y eut grand'messe dans la grande salle où tous les lits avaient été alignés. Le portrait d'Hitler avait disparu ; un grand crucifix prit la place d'honneur, tandis que le Maître du Reich allait recevoir les grimaces des locataires d'une chambre plus petite. Des camarades étaient venus des autres pavillons et même des kommandos pour chanter et jouer de l'accordéon. Le soir, pour le spectacle, le personnel et les blessés allemands qui n'avaient pu aller en permission prennent place dans les chaises réservées. La porte est ornée d'un grand dessin, chef-d'œuvre de Le Calvez. Les invités ne saisissent certainement pas l'ironie du titre : « La joie... par la Force ». Ils s'extasiaient devant les détails : à gauche, en haut, dans un cercle de barbelés, une tête de prisonnier songeur qui regarde se dessiner, dans la fumée de sa pipe, une carte de France où apparaît le portrait d'un être cher ; à droite, de bas en haut, un sapin de Germanie accroché à ses branches neigeuses des paquets de cigarettes et des lettres de France. Plusieurs petits programmes du même artiste passent de main en main, provoquant des exclamations : « Prima! prima! ». Une jolie voix a prolongé son séjour à l'hôpital, avec la complicité du docteur Latzel, pour nous donner : « Noël en Mer ». Les chanteurs exécutent des chœurs. Mouradian, le coiffeur monopatte, bat la mesure. L'honneur national est en jeu : l'exécution doit être parfaite. Des chansons

militaires, par leur rythme endiablé, provoquent l'admiration des auditrices, peu habituées à ce genre de musique et qui croient dur comme fer que ce sont des cantiques de religieuses.

Un cocasse imite le bruit de la mouche, de la scie, des animaux de basse-cour. Nos Allemands sont éberlués. Une pantomime un peu lourde provoque le délire. Pensez-donc ! Il s'agit d'un pêcheur à la ligne pris entre la nécessité de retirer son hameçon... et une autre nécessité plus pressante encore ! Le pauvre utilise son mouchoir pour... s'éponger et le place entre ses dents pour libérer sa main... « Noch ! Noch ! Bis ! Bis ! » crie le parterre distingué qui se tord et s'esclaffe : « Prima ! Prima ! » Imiter la guitare hawaïenne en se frappant les narines est un mystère qui intrigue, mais jouer de la guitare à l'aide d'une boîte de cigares au bout d'un manche à balai où s'incrumentent les fils d'acier enlevés aux filins d'extension et tendus par quelques vis extraites des ferrures des portes, voilà qui dépasse l'imagination des musiciens d'Hitlérie. L'appareil a été fabriqué rapidement, la veille au soir, puisqu'il ne fallait plus compter sur les violons. Les invités veulent voir, toucher, mais n'arrivent pas à comprendre : « Ah ! Franzosen ! Franzosen Genial ! Kolossal ! » Les cigarettes et les gâteaux abondent ; nous avons conquis notre auditoire. Ah ! si vous nous aviez donné de vrais violons !...

Ce Noël 40 ! Comme nous avions espéré le vivre en France ! Hélas ! rien ne venait de France... Rien ? Si, un colis dont Frédo avait vu l'emballage près du lit d'un blessé allemand qu'il soignait. Ce colis venait de Lyon. Intrigué, Fredo interrogea l'Allemand.

« C'est une demoiselle de France qui m'a soigné quand j'étais dans un hôpital à Lyon. Elle m'écrit encore et m'envoie beaucoup de chocolat. Gentille Française ! »

Fredo nous revint triste, ce soir-là, pour nous conter sa découverte. Ce fut une des blessures les plus sensibles à notre amour-propre de Français... Nous aurions voulu connaître son adresse, à cette personne, et lui envoyer une lettre de remerciements au nom des 42 blessés de M.A., deuxième étage, qui ne recevaient jamais de colis. Mais, le lendemain, le papier d'emballage avait disparu... Mieux valait, peut-être. (...)

(A SUIVRE).



Quelques brèves nouvelles.

— Des nouvelles de nos amis Bernard et Claire ROBERT, lesquels ont eu des ennuis de santé ; du mieux ayant été enregistré depuis, nous leur adressons nos meilleurs vœux d'un définitif rétablissement... et donnez nous vite de vos nouvelles.

— Toujours, comme chaque mois, le coup de fil, bienvenue, de notre ami Jean FRUGIER (il va falloir, tout de même, que je l'appelle, ce brave vieux copain). Merci à toi de tes bonnes nouvelles.

— Relevé dans Le Lien d'avril le nom de Dédé KAUFFMANN. Il est par conséquent en bonne forme. Bien à toi. André.

— Des nouvelles de l'Assemblée générale 1988 : personne du 604 ! Mais, si notre présence n'était pas effective, le cœur y était. Une amicale pensée à tous.

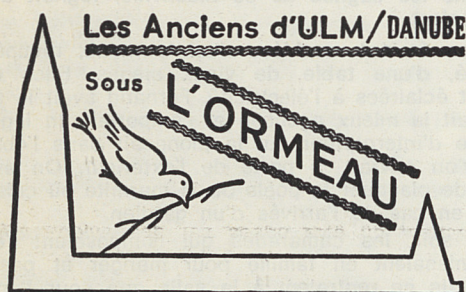
Au mois prochain, les amis.

Maurice MARTIN.
Mle 319 - Stalag IB puis XB.

N.B. - Votre serviteur vient de se « taper » une dizaine de jours de C.H.U. de Poitiers (vous avez entendu parler de cet établissement ?) pour un bilan de santé, suite à une infection pulmonaire, et je suis de nouveau d'attaque !

(Nos meilleurs souhaits de santé de la part du Lien à son ami Maurice. H. P.)

**LES 125 ANS
D'UNE
VIEILLE DAME,
« LA CROIX ROUGE »,
N'OUBLIONS PAS !**



CE DIMANCHE 17 AVRIL A « L'OPERA-PROVENCE »

C'est la rencontre habituelle : les retrouvailles depuis les Rois de janvier, en cette matinée printanière, ensoleillée.

Les bavardages vont bon train, la bonne humeur est sur tous les visages et toujours un brin d'émotion en cet « Opéra-Provence » accueillant.

La table d'Ulm se maintient par son effectif respecté. On y ajoute en pensée les absents, nos camarades et amis excusés.

Notre Président, Joseph LANGEVIN, bronzé, revient de Corse et nous transmet le bon souvenir de notre ami MARTELLI, président des A.C.P.G. Corses, et les amitiés de ses enfants. Une allocution pleine d'espoir du Président et le champagne lui apportent une vibrante ovation et les remerciements des convives.

Rendez-vous est pris pour le dimanche 12 juin au Restaurant « Opéra-Provence ». Notez-le ! Car ce jour du 17 avril, certains l'avaient oublié. Même si vous n'êtes pas à Paris où en banlieue en juin, prévenez le Bureau de l'Amicale. Merci.

Etaient présents : MM. et Mmes DIEZ, BALASSE, SCHROEDER (Président des Anciens d'Ulm), FAUCHEUX, BATUT. Mmes BERCHOT, COURTIER, MIQUEL, CADOUX, Huguette CROUTA.

A bientôt. Amicalement.

L. VIALARD,
Ancien d'Ulm - VB

PRENEZ GARDE... A LA PEINTURE !

Oui ! mais pas à celle qui chaque année est exposée au Salon des Indépendants au Grand-Palais à Paris, du 13 avril au 1 mai. Sous cette magnifique verrière, symbole de l'art nouveau, le fer et le verre se marient harmonieusement. Quelle clarté ! Tout est beauté... Reflet du temps passé, déjà si loin...

Parcourez ces galeries, toutes différentes les unes des autres par la variété des toiles exposées. Il y en a pour tous les goûts : à chacun de faire son choix.

Stop ! Arrêtons-nous salle n° 13.

Jean BATUT, notre doyen, expose ici, une fois de plus, ses toiles si appréciées des amateurs et connaisseurs. Jean sait rester toujours jeune (!) et donner à son pinceau magique le reflet lumineux qui force l'admiration.

Que dire de ses tableaux ?

Le « Torrent alpestre en forêt » : on imagine les chants des oiseaux et le murmure de ce torrent prenant sa source non loin de ce rocher. Quelle fraîcheur, quelle beauté écologique. Non sans oublier cette « Forêt du Lot en automne », c'est le Quercy, si cher à Pierre BENOIT dans son Déjeuner de Souceyrac, qu'il évoque si bien. Les teintes sont le reflet du Deuil de la Nature. Les ors scintillent doucement au couchant, c'est le calme bienfaisant, le crépuscule naissant.

Non loin du père... le fils : Georges BATUT, a choisi la neige dans le tableau « Fraîcheur matinale » : on respire le calme et toute la beauté des neiges éternelles et ces « Pavés d'antan », cet escalier de pierre, non loin de la Croix le calvaire douloureux — que nous connaissons tous en fin de parcours ! et toujours l'espoir au bout du chemin...

Bravo à nos deux amis pour ces succès remportés, si justement appréciés de visiteurs toujours fidèles.

Lucien VIALARD.

« OPERA-PROVENCE »

DEJEUNER

le 12 JUIN

à 12 heures.

Mots croisés n° 441 par Robert VERBA

	1	2	3	4	5	6	7	8	9
I									
II									
III									
IV									
V									
VI									
VII									
VIII									
IX									

HORIZONTELEMENT :

I. - Présente des difficultés presque insolubles. — II. - Parties accessoires de certains animaux. — Quand il est en laine, il sert à économiser. — III. - Réprimandais vertement. — IV. - Guère apprécié par ceux qui en faisaient partie, pendant l'occupation. — Marche sans but défini. — V. - Cuisit à l'étouffé. — Titre de souverains théoriquement vassaux du sultan. — VI. - Imitation burlesque. — VII. - Super-préfet. — Ne pas en avoir un, est être complètement dépourvu. — VIII. - Monts de Vénus. — Directions opposées. — IX. - Existe. — Enlève au charme une partie de sa grandeur.

VERTICALEMENT :

1. - Zone de combat guère appréciée par la majorité d'entre nous. 2. - Pratiques consistant à tuer des animaux de boucherie. — 3. - Goûtant avec délice. — 4. - Occupait l'occupé. — A proféré un torrent d'injures. — 5. - Sur la rose. — Prénom féminin. — 6. - Sorti. — Symbole de stère. — 7. - Couper le chevelu des végétaux qu'on transplante. — 8. - Garder pour soi. — Du verbe avoir. — 9. - Employée chez les tailleurs et couturières.

Solution page 6.

QUESTIONS

Afin de favoriser au maximum la participation du plus grand nombre à l'**Assemblée générale annuelle** (disponibilité, carte Vermeil, etc.), nous vous demandons de bien vouloir répondre aux deux questions suivantes :

1°) Jour préféré :

Judi Dimanche

2°) Le choix du jeudi vous inciterait à venir ?

OUI NON

Cochez les cases correspondantes et envoyez votre réponse à : Amicale des Stalags VB - X A, B, C, 46, rue de Londres, 75008 Paris. MERCI.

Jean BOYER.

COURRIER DE L'AMICALE

par Robert VERBA

Nous publions ci-après la suite des cotisations reçues. Nous remercions tous ces camarades et amis pour leur fidélité et pour leurs dons à notre Caisse de Secours. Leur générosité nous touche infiniment, signe de solidarité et d'amitié.

- ZWARG Paul, 1, rue de la Mairie, Champagne, 28410 Bu.
- FOVET R., 20, rue Ernest Couteaux, 59160 Lomme.
- VERCASSON Jean, 5, rue de Félibres, 13090 Aix-en-Provence.
- Abbé MARTIN Henri, Cure Soucelles, 49140 Seiches-sur-le-Loir.
- GERMAIN Joseph, 21, rue Jean-Moulin, 59223 Roncq.
- SAUGE Gaston, rue des Marnières, 36600 Valençay.
- BRICOUT Joseph, Retraité PTT, 49870 Varennes-sur-Loire.
- MENIER Gaston, 122, rue des Bourguignons, 92600 Asnières.
- DEMESSINE Roger, 24, rue de l'Aude, 75014 Paris.
- PERRY A., 9, Rés. de la Roseraie, 54420 Saulxures-les-Nancy.
- FAIVRE René, 41, rue Nationale, Sainte-Gemme-la-Plaine, 85400 Luçon.
- FOUQUET Fernand, 139-141, rue G. Péri, Bât. B.1, 93200 Saint-Denis.
- TOLINI Paul, 43, rue Porte Rabel, 61300 L'Aigle.
- RAULT Pierre, 11, rue du Champ de Foire, Cormelles 14123 Ifs.
- CHARRON Francis, 3, rue Joseph Belliot, Soudan 44110 Châteaubriant.
- VEYRAT-PARISIEN Marius, 13, rue J.-J. Rousseau, 74000 Annecy.
- BUCHER Daniel, 57, Av. des Marguerites, 93220 Gagny.
- BAILLET Paul, 52190 Prauthoy.
- DIDELOT André, Bonvillet 88260 Darney.
- POIRAUD Auguste, 89, Ch. La Motte aux Dames, 85400 Luçon.
- DAROT Pierre, 9, rue de l'Isarce-Igon, 64800 Nay-Bourdettes.
- AUVILLE Léon, rue du Bas, 10390 Clérey.
- Mme STEVENET Lucette, 4, Bd François Albert, 86000 Poitiers.
- BORIE Charles, «Val de Coïse», 26, Allée des Tilleuls, 42330 Saint-Galmier.
- LEVENT André, 28, Place du Four Banal, Carlepont 60170 Ribecourt-Dreslincour.
- MERIC Roland, 4, rue de Strasbourg, 11000 Carcassonne.
- Mme BRESSON Lucie, Le Breuil-sur-Gouze 63340 Saint-Germain-Lembron.
- FORESTIER Clément, 20, Ch. du Couvent, 48100 Marvejols.
- PETIT Jean-Paul, 52 «Au Dalmatte», 4350 Remicourt (Belgique).
- BONIN Guy, 18, rue Montaigne, 17100 Saintes.
- Mme RAFFENNE Jacqueline, 18, rue Augereau, 59000 Lille.
- CICERON Emile, Maison de Retraite, Montvinay 38470 Vinay.
- LAURENT Robert, Vendeuvre-sur-Barse.
- GIROUD André, 11, Bd de la République, 69410 Champagne au Mont d'Or.
- DIDIER Paul, Av. Charles de Gaulle, 70440 Servance.

- Mme DROUOT Yolande, rue de Vaudray, Poulangy 52800 Nogent.
- BUFFIERE Marcel, Route de la Gare, Payzac 24270 Lanouaille.
- CIMBE Lucien, 29, rue du Pré d'Espagne, 59400 Cambrai.
- BLAY Gabriel, De Marquet 26320 Marcel-La Valence.
- LEVEQUE Gabriel, 38530 La Buisnière.
- Mme BEGHIA, Place Coste Rouze, 26790 Tuilette.
- LAINEL Lucien, 12, rue Frédéric Sauvage, 76600 Le Havre.
- MONTCHARMONT A., 172, rue A. Aucourt, 69400 Villefranche-sur-Saône.
- ALEXANDRE M., «Le Parc à Cheval», 61390 Courtoimer.
- Mme VAILLAT Louis, 44, rue Denfert-Rochereau, 69004 Lyon.
- Mme AVENAS Marie-Louise, Villeneuve-les-Avignon, Gard.
- RAYMOND Paul, 10, rue Saint-Firmin, 69008 Lyon.
- VEYRIERES Albert, Salignac, 33240 Saint-André-de-Cubzac.
- LANGLAIS Jean, Lambertèche-Pulverrières 63230 Pontgibaud.
- SANS Jean, 5, Av. de la Gare, 66320 Vinca.
- RODRIGUEZ Gilbert, 9, Imp. des Marsouins, 34250 Palavas-les-Flots.
- MONTNOT Robert, 1 bis, Coteau Saint-André, Villiers-sur-Loir.
- MASSON Fernand, rue du 8 Mai 1945, Saint-Michel-sur-Loire.
- GUICHAR André, Vellefoux, 70000 Vesoul : «Le journal Le Lien m'est toujours très cher. Je le donne à lire aux voisins, qui l'apprécient, Ma très regrettée femme «sautait» dessus dès qu'il arrivait à la maison. Hélas, elle n'est plus et je suis seul, comme elle fut seule durant les cinq années de guerre».
- Courage, cher ami, nous te disons notre solidarité.
- CHERTIER Georges, 15 rue de l'Espérance, 18570 La Chapelle-Saint-Ursin.
- TUDEAU Marcel, 43, rue de la Mairie, Sainte-Flaive-des-Loups, 85150 La Mothe-Achard.
- BIEGANSKI, 11, Allée des Chardonnerets, 62820 Libercourt.
- VIGNEAU André, 90, rue Saumuroise, B2, 49000 Angers.
- CABAUP Joseph, Maison de retraite, Oust, 09140 Seix.
- OZAN Robert, 5, rue des Dahlias, 91380 Chilly-Mazarin.
- FROMENTIN Julien, Valliquerville, 76190 Yvetot.
- GRONDIN A., 13, rue du 8 Mai, 85800 Saint-Gilles-Croix-de-Vie.
- FOURMONT Charles, 30, rue Belgrand, 75020 Paris.
- Mme LEFAYE Hubert, à Rohaire, 28340 La Ferté Vidame.
- LAMBERTI Michel, 39, Avenue Joffre, 94290 Ville-neuve-le-Roi.
- MARTIN Emile, La Mettrie-Moulins, 35680 Bais.
- PETETIN Raymond, 39520 Foncine-le-Bas.
- DARCHIES André, 60, bd de Pesaro, 92000 Nanterre.
- NICLOT Maurice, 2, rue Alfred de Vigny, 92400 Becon-Courbevoie.
- BIONDI Raphaël, 37, rue Fontaine, 75009 Paris.
- SALVAN Emile, 32, rue des Césard, 81100 Castres.

A Suivre.

CORRESPONDANCE

■ Réponse à MINEUR Marcel (Cf. «Lien» de février, p. 5).

Cher Camarade,

J'ai lu ton appel dans Le Lien sur le drame de Heuberg que j'ai aussi connu — je pense qu'il s'agit du même.

J'étais à côté de la victime. Il s'appelait KLEIN, probablement Alsacien. Il était l'homme de confiance du kommando 7001, formé de disciplinaires ayant terminé leur peine mais qui continuaient de travailler au camp. Notre baraque se situait en bordure du chemin qui passait entre deux bâtiments de la caserne, montant vers un atelier de menuiserie-charpenterie appelé «Charaibe Parc». Les pénitentiaires traversaient ce chemin pour aller au réfectoire.

Le drame eut lieu à la suite d'un arrêt de travail provoqué par le refus de nous accorder l'amélioration de l'ordinaire qui nous avait été promise. Les gardiens firent irruption dans nos chambres en criant : «Raüs, raüs!» Pas le temps de prendre nos vareuses, il faisait —25°, —30°. Sur trois rangs devant la baraque, notre homme de confiance fut particulièrement bousculé. Il réagissait plus ou moins, un gardien lui mit le canon de son fusil sur la tempe. Me trouvant près de lui, je fis instinctivement un pas en avant... A ce moment, un sous-off écarta le garde et de son pistolet... exécuta le travail. Dans le silence impressionnant qui suivit il poussa une expression de satisfaction que j'ai oubliée.

Au commandement nous fûmes alors amenés et mis au cachot.

Quelques heures plus tard on nous demanda si nous voulions reprendre le travail — nous acceptâmes. On nous ramena alors à la baraque. Le corps de notre camarade était resté sur place, nous le déposâmes à l'intérieur d'un bâtiment voisin. Il fut inhumé le 1^{er} janvier 1942 dans le cimetière du camp, où je relevai des noms français de 14-18.

Au travail, des civils allemands partagèrent notre peine et nous citèrent des cas analogues pour leurs prisonniers de la grande guerre.

Il y a trois ou quatre ans je suis allé à Heuberg, occupé par l'armée française. Le commandant du camp nous accompagna. Les baraques sont disparu, sauf la nôtre, celle du 7001. Je l'ai bien regardée...

G. LAULNE,
Maison Bouzoum,
Lanneplaa 64300 Orthez.

P. S. - Sur le camp disciplinaire du Heuberg, nous avons encore reçu d'un autre de ses pensionnaires, Robert UHR, 11, Avenue de la Marne, 64200 Biarritz, une annonce à publier que voici :

«Ancien du Stalag V A, puis V B, évadé, interné à Heuberg après sa première évasion, désirerait obtenir le maximum de témoignages de camarades ayant séjourné dans ce camp disciplinaire. Ceci dans le but de faire reconnaître et homologuer officiellement Heuberg comme camp de représailles. Ecrire à l'adresse ci-dessus ou au journal qui transmettra.»

EN EXCLUSIVITE

Les Prisonniers coloniaux de 1940

L'évocation dans une note de lecture du Lien du mois de mars (p. 6) du sort réservé aux prisonniers de guerre coloniaux de l'armée française a retenu l'attention de l'historien Roger BRUGE qui nous écrit :

«J'ai lu avec intérêt votre article sur les prisonniers indigènes dans la Gironde pendant l'occupation. Je vais apporter de l'eau à votre moulin en vous communiquant la partie du rapport du médecin-commandant FARINAUD que vous pourriez publier» (...)

Ce document inédit est, on le verra à sa lecture, d'un grand intérêt pour ce qu'il nous révèle des réalités de la captivité des soldats d'outre-mer et pour le portrait d'un de leurs défenseurs, un praticien du Service de Santé, soucieux du respect et de la dignité de ses malades, quels qu'ils soient.

Médecin des troupes coloniales, le commandant FARINAUD s'illustra lors de l'investissement par les Allemands de la petite cité vosgienne de Bussand dans la semaine du 14 au 21 juin 1940. Dans le tome 3 de son ouvrage «Les Combattants du 18 juin», Roger BRUGE nous découvre sa haute figure d'homme et de chef au sein de la mêlée, évincé pour cause d'autorité et de compétence par un Stabsarzt «rigide et trop correct pour être honnête», du poste de médecin-chef d'un hôpital «qui abrite 141 blessés dont 22 graves, intransportables, 23 malades et une trentaine de réfugiés civils».

C'est cet homme de caractère et de devoir que nous retrouvons ici, quelques semaines après la fin des combats, inchangé, tel qu'en lui-même devant l'occupant, face aussi à l'inertie de l'administration, à l'inhumanité des hommes et des choses du temps. A lire ce long extrait de son rapport sur la dégradation physiologique et morale des prisonniers malades, on imagine sans peine quel devait être le régime de ceux qui restaient soumis au travail sous la schlague.

Nous remercions vivement M. Roger BRUGE d'avoir exhumé pour nous un tel document. Le mérite de sa publication, un demi-siècle après les faits, n'échappera à personne et en premier aux anciens prisonniers de guerre détenus en Allemagne qui, longtemps, s'étaient interrogés sur le destin de ces «frères d'armes» courageux de la bataille de France.

Questionné au soir de Fontenoy (1745) sur la manière de traiter les blessés anglais, Louis XV répondit :

«Exactement comme les nôtres : Dès qu'ils sont vaincus et captifs ce ne sont plus nos ennemis». Les nazis, eux, ne le pensaient pas...

J. Terraubella.

EXTRAIT INEDIT DU RAPPORT
DU MEDECIN-COMMANDANT FARINAUD, DES T.C.

CONVOI VERS LES LANDES

Le 27 octobre 40 nous partîmes pour la région Landaise, en deux convois. Au cours du voyage qui dura près de 48 heures, de nombreuses évasions eurent lieu. J'avoue que j'avais fait mon possible pour les faciliter, en obligeant les Allemands à laisser ouvertes les lucarnes des wagons de marchandises en prétextant des asphyxies certaines.

Au total, environ 180 prisonniers sur 1300 disparurent sans que les Allemands eurent compris comment. Pour moi il eut été enfantin d'en faire autant mais j'estimai qu'étant seul chargé du service médical de ces prisonniers français, mon devoir était de rester avec eux et qu'une évasion serait une véritable désertion. Cela m'a coûté quelques mois de captivité de plus mais je ne regrette rien car j'ai pu rendre service à beaucoup de nos soldats indigènes et j'ai la satisfaction de penser que beaucoup d'entre eux m'ont dû leur libération.

Suite page suivante.

